

Conjoindre déambulation, habitation et création du lieu

Myriam Bouroche

« La marche est une traversée des paysages et des mots. »
Le Breton

Je marche partout, tous les jours, en tout temps. La marche est une manière d'être, à soi et au monde, le rencontrer, l'habiter, le penser, le saisir et mieux l'écrire. En marchant à travers le Mont-Royal pour me rendre à l'Université de Montréal, le lien entre *habiter le territoire* — le thème de l'école d'été —, la marche et la création littéraire m'est apparu. Comme une évidence soudaine, le sujet de mon essai s'est imposé : conjoindre déambulation, habitation et création du lieu.

Ce matin, je vais à la bibliothèque de l'université. De chez moi, c'est à une heure à pied. Je quitte la rue Milton et marche vers le nord de la rue Université. Je me promène, flâne, erre et déambule. La marche est une pratique, voire une nécessité humaine ; la promenade, la flânerie, l'errance et la déambulation en sont des modalités ou, à l'écrit, des synonymes plus littéraires et poétiques. En haut de la côte de la rue Université, je passe à côté de quelques penseurs, sans doute sortis prendre l'air pour échapper à l'humidité des pages de leurs livres, bien rangés sur les tablettes de la bibliothèque de McGill. L'un d'eux

m'emboîte le pas. La marche, m'explique-t-il, est une « méthode tranquille de réenchantement de la durée et de l'espace ». Je le considère soudain comme le lapin blanc marchant avec Alice, portant gilet bleu et montre à gousset, montre qui dégouline de sa pochette, pareillement à celle de Dali sur ses célèbres toiles. Je sursaute. Car s'il est lapin, je suis Alice. Aussi vais-je bientôt tomber dans son terrier sans fond et hors temps... Je le laisse donc en plan et traverse l'avenue. Il me crie : « la jubilation de penser se joue dans la transparence du temps et des pas ».

Contrairement à nos ancêtres, je marche par choix. Une façon de résister. La marche m'offre une liberté inégalée, un chemin de traverse dans la modernité ; pas de trafic, pas d'horaire de bus, de train ou d'avion à respecter, pas de trajet déterminé à observer. À l'intersection d'Université et des Pins, je croise un groupe de personnes en sarrau blanc sortant de l'Institut neurologique de Montréal. À moins que ce soit Aristote et les élèves de son école péripatéticienne, absorbés dans une leçon de philosophie. Ils me saluent de la main et poursuivent tranquillement leur enseignement. « À grands pas vont les fous, à petits pas vont les sages. » Je ralentis et grimpe des Pins en prenant mon temps.

J'arrive au coin des avenues des Pins et Docteur-Penfield. Je tombe sur Rousseau et Thoreau qui reviennent de leur promenade quotidienne. La marche est une invitation, voire une condition de la pensée me confie le premier. Le mot suit le pas ; « il faut que mon corps soit en branle pour y mettre mon esprit. » Thoreau me conseille de « marcher à la façon d'un chameau, le seul animal [...] qui rumine en marchant ». Je regarde mon ombre se profiler sur le trottoir ; avec mon sac à dos et ma boîte à lunch, j'ai tout l'air d'un camélidé. Il me reste à réfléchir. J'attrape une herbe sur le bas-côté. Rousseau et Thoreau sont déjà loin lorsque je prends conscience que la femme bipède que je suis, contrairement aux autres mammifères, marche sur deux pattes ; chez l'humain, l'apprentissage de la marche prend jusqu'à deux années et requiert d'être attentif pour ne pas trébucher. Cette attention au mouvement du corps en déplacement induit la réflexion intérieure, la rumination. Le cheminement de ma pensée suit celui de mes pas. Je traverse la rue McTavish, évite les escaliers coin Peel et poursuis sur l'avenue des Pins pour rejoindre le chemin le Serpentin, une sente qui serpente jusqu'au chemin Olmsted.

Quelques autres marcheurs matinaux se promènent déjà dans le parc du Mont-Royal. L'un d'eux m'interpelle et me demande le plus court chemin pour se rendre au belvédère. À qui ai-je l'honneur ? De Certeau ? Enchantée. Je me

rends là justement ; bavardons, chemin faisant. Du belvédère, la marcheuse que vous êtes verra sa ville d'en haut et pensera pouvoir la lire dans son ensemble ; en saisir la complexité, comme vous lisez un texte. Le marcheur peut mieux la lire que l'observateur ? De Certeau acquiesce. La vue panoramique en surplomb du centre-ville nous détache du grouillement incessant des citadins. C'est plutôt en bas, au pied des bâtiments, que s'écrit le véritable « texte urbain », sous la plume des pas des travailleurs et résidents. Voulez-vous dire que ma pratique quotidienne de la marche à travers la ville et le Mont-Royal me permet d'écrire mon propre texte urbain et de résister à l'ordre dominant, à la ville saisie et planifiée d'en haut ? Oui et même plus : d'inventer et de réinventer votre quotidien, ajoute de Certeau.

Nous voici maintenant sous le belvédère, à l'escalier qui relie d'une traite le chemin Olmsted à l'observatoire du chalet du Mont-Royal. Je m'apprête à monter lorsque de Certeau se met à gravir les marches deux par deux. Je n'ai plus aucune chance de le rattraper. Mais je ne vais pas m'arrêter en si bon chemin. J'opte pour le parcours le plus long et emprunte Olmsted. J'ai à peine fait 100 mètres qu'un autre flâneur urbain m'accroche. J'ai entendu des bribes de votre conversation m'avoue-t-il. Votre interlocuteur avançait que le lieu est stable alors que l'espace représente un lieu animé par les mouvements qui s'y déploient. Pour moi, le lieu advient dans le récit qu'on en fait et qui le singularise de l'espace dans lequel il se trouve. Si je vous comprends bien, le lieu est un espace pratiqué, mais surtout un espace dramatisé. Cet essai, cette rumination marchée vers l'université, investit un lieu (le Mont-Royal) par une histoire de marche à la fois passée, présente et future, un scénario joué par la marche, et rejoué par l'écriture puis sa lecture. Merci pour la précision flâneur Urbain. Vous portez bien votre nom.

Une mouette me passe au-dessus de la tête. Elle me fait penser à l'albatros de White dont je viens d'acheter le livre. Où va cette mouette ? Que fait-elle sur le Mont-Royal ? Y habite-t-elle ou y est-elle de passage ? White fait siennes les définitions de l'habiter et de l'habitat présentées dans *Les mots de la géographie*. L'habiter est le fait « d'avoir son domicile en un lieu » et « l'habitat est le lieu où on s'est établi, où l'on vit, où l'on est habituellement ». Mais alors qu'en est-il de la mouette qui n'est peut-être que de passage et qui migre ailleurs ? Qu'en est-il des nomades ? Des réfugiés ? Les oiseaux comme les peuples migrants sont toujours en mouvement, en marche. Ils n'habiteraient nulle part ? En aucun lieu ?

J'arrive au niveau de la maison Smith et tombe nez à nez avec Stock, en visite de Lausanne. Il me rassure tout de suite : « n'importe quelle pratique des lieux contribue à l'habiter. » Je marche, vous marchez, sur le Mont-Royal ; nous l'habitons. Le nomadisme permet aussi d'habiter le monde : le nomade n'est pas établi en un lieu et pourtant il habite partout où ses pas le mènent. Je mémorise les explications de Stock, ce changement de perspective où l'habiter est également considéré du point de vue de la mobilité. Je me suis arrêtée pour retranscrire ces mots dans mon carnet lorsque mon regard tombe sur mes empreintes de pas, trace de ma marche sur le chemin Olmsted. J'ai justement noté, avant de partir marcher, l'étymologie de ce mot. Il vient du francique *markon* « faire une empreinte » et du germanique *marka* qui est la « marque signalant une frontière ». Déjà, dans la polysémie du mot marcher, le parallèle entre marche et écriture apparaît, car écrire, c'est laisser une marque, c'est représenter avec des signes graphiques, la parole et la pensée.

De fait, les liens entre la marche et l'écriture sont nombreux : les deux gestes permettent d'habiter un territoire, mènent aux pensées, à l'errance, à l'intériorité et à l'altérité, témoignent de l'existence du marcheur, de l'auteur, relèvent d'une nécessité vitale et partagent le mouvement en avant, l'incessant déplacement. White, la mouette, revient en piqué à mes côtés et crie. Décidément, elle est bavarde comme une pie. Un congénère la rejoint, en rajoute... Je chasse les volatiles d'un coup de bras, avale une gorgée à la fontaine et poursuis mon chemin et mes pensées. Ainsi, le marcheur-auteur, le « piéton-poète » habite le monde par sa marche et ses écrits. « Plein de mérites, mais en poète, l'homme habite sur cette terre. » Ce vers du poète Hölderlin sert de motif à Heidegger pour son essai « ... l'homme habite en poète... ». Le poète ne fait pas que voir la réalité, il la rêve, l'imagine et la produit en œuvres littéraires. Et comme pour habiter un logement, il faut d'abord le bâtir, l'écrivain habite le monde en le construisant. Il invente des formes expressives, il bâtit une habitation poétique. Je pense maintenant aux poèmes de la vie parisienne de Baudelaire dont le rythme rappelle celui des pas de la foule. Je pense à certains récits de voyage du XIX^e siècle qui narrent l'exotisme de contrées inexplorées, souvent découvertes à pied, et dont la progression est calquée sur le rythme de la marche des personnages. Comme dans *Voyage avec un âne dans les Cévennes* de Stevenson que je viens de relire.

Je m'arrête et relace mes souliers qui ont beaucoup voyagé. L'air de Leclerc me revient en tête et je souris à entendre des voix derrière moi le reprendre. J'invite les choristes à parcourir avec moi les deux kilomètres du chemin Olmsted qui tourne autour du sommet et passe au pied de la croix du

Mont-Royal. Pour Brassard et Richardson, les poètes contemporains continuent d'utiliser la marche comme thème de fonds et forme de leurs textes. Les poèmes de Beaulieu, de genre narratif, se composent d'une seule phrase coupée et rejetée à la ligne en vers courts, créant un effet rythmique, proche de celui de la marche. Dans *Marcher dans Outremont* de Chamberland, l'écriture relance la marche comme thème et la marche relance à son tour l'écriture.

De retour au chalet du Mont-Royal, je laisse les chanteurs partir pour l'UQAM et rebrousse chemin pour rejoindre le chemin Remembrance. De là, j'accède au cimetière Notre-Dame-des-Neiges que je traverse en diagonale jusqu'à Côte-des-Neiges. Marchant au milieu des morts, je pense à d'autres flâneurs que je n'aurai pas la chance de rencontrer. À Benjamin qui a traduit Baudelaire et qui considère, à son encontre, que le poète flâneur, l'écrivain marcheur n'est pas en symbiose avec le rythme de ses pas; il en est plutôt désorienté, choqué et sonné, et le récit qui en découle l'est tout autant. En cela, je trouve qu'il rejoint l'écrivaine contemporaine Robin pour qui «[l]e poète passe son temps désormais à parer les chocs, à s'escrimer avec les mots pour ne pas sombrer dans la mélancolie. Pourra-t-il transformer le choc en expérience digne d'être racontée? ». Dans *Mégapolis*, cette grande marcheuse présente ses récits de déambulation à Buenos Aires, Londres et Los Angeles et cherche à savoir à quoi peut bien ressembler un espace où ne fait que transiter le marcheur; il en reconnaît les signes (rues, centres commerciaux, stationnements) sans pouvoir s'imaginer y habiter. Selon elle, seuls quelques écrivains y parviennent (Patrick Straram à Montréal, Iain Sinclair à Londres et Georges Perec ou Philippe Vasset à Paris). J'en prends note pour lecture ultérieure.

Le cri de Le Breton croisé à mon départ me revient à l'esprit: « la jubilation de penser se joue dans la transparence du temps et des pas. » En 60 minutes, mes pieds m'ont fait passer de Milton au Mont-Royal, du belvédère au cimetière, de la côte des Pins à celle des Neiges. Me voilà arrivée à l'université. En deux fois plus de temps qu'en métro, quatre fois plus qu'en auto. Non pas en ligne droite et sans effort ni encombre; plutôt au gré de mes pas et pensées, parfois détournés, mais heureusement orientés par de fortuites rencontres. Cette marche d'une heure m'a permis de ruminer, de digresser. Chemin faisant, mon corps a quitté le centre-ville, traversé la montagne, atteint l'université et mon esprit a développé quelques pensées sur le sujet de cet essai, car nombreux sont les liens entre déambulation, création et habitation.

Bibliographie

- ARCHAMBAULT, Philippe, « Un parcours. Une lecture de "Hors les murs" de Jacques Réda », *Les écrivains déambulateurs: Poètes et déambulateurs de l'espace urbain*, Montréal, Figura, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, vol. 10, 2004, p. 71-83, http://oic.uqam.ca/fr/system/files/garde/162/documents/cf10-4-archambault-un_parcours.pdf.
- BARRATIN, Anne, *De toutes les paroisses*, Paris, Éditions Lemerre, 1913, 240 p.
- BAUDELAIRE, Charles, *Le peintre de la vie moderne*, Crissier, FB éditions, 2014 [1863], 54 p.
- BEAULIEU, Michel, *Kaléidoscope ou les aléas du corps grave*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 2014 [1984], 160 p.
- BENJAMIN, Walter, *Paris, capitale du XIXe siècle: Le Livre des passages*, Paris, Éditions Allia, 2013 [1939], 51 p.
- BOUVET, Rachel, *Vers une approche géopoétique: Lectures de Kenneth White, de Victor Segalen et de J.-M. G. Le Clézio*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2015, 286 p.
- BOUVET, Rachel et Benoit BORDELEAU. *De marche en marche, habiter le monde*, Montréal, Cahier ReMix, n° 2, juillet 2012, <http://oic.uqam.ca/fr/remix/de-marche-en-marche-habiter-le-monde>.
- BRASSARD, Denise. « "Entre autres villes" ou le poème en marche ». *De marche en marche, habiter le monde*, Montréal, Cahier ReMix, n° 2, juillet 2012, <http://oic.uqam.ca/fr/remix/entre-autres-villes-ou-le-poeme-en-marche..>
- BRUNET, Roger, Robert FERRAS et Hervé THÉRY, *Les mots de la géographie: dictionnaire critique*, Paris, La Documentation française, 2009 [1993], 518 p.
- COLLOT, Michel, *Pour une géographie littéraire*, Paris, Éditions Corti, coll. « essais », 2014, 270 p.
- DE BAECQUE, Antoine, « Marcher, une histoire des chemins », *France Culture*, 2014, <https://www.franceculture.fr/emissions/marcher-une-histoire-des-chemins>.
- DE CERTEAU, Michel, *L'Invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1990 [1980], 350 p.
- HEIDEGGER, Martin, « ... l'homme habite en poète... », *Les Hymnes de Hölderlin: La Germanie et le Rhin*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de philosophie », 1988 [1980], 296 p.
- L'ALLIER, Alexis, « La déambulation, entre nature et culture ». *Les écrivains déambulateurs: Poètes et déambulateurs de l'espace urbain*. Montréal, Figura, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, vol. 10, 2004, p. 13-44, <http://oic.uqam.ca/fr/articles/la-deambulation-entre-nature-et-culture>.
- LE BRETON, David, *Éloge de la marche*, Paris, Métailié, 2000, 177 p.
- RICHARDSON, Éric, « Le témoin nomade. La pratique déambulatoire de Paul Chamberland ». *Les écrivains déambulateurs: Poètes et déambulateurs de l'espace urbain*, Montréal, Figura, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, vol. 10,

- 2004, p. 117-133, <http://oic.uqam.ca/fr/articles/le-temoin-nomade-la-pratique-deambulatoire-de-paul-chamberland>.
- ROBIN, Régine, *Mégapolis. Les derniers pas du flâneur*, Paris, Stock, 2009, 408 p.
- ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Confessions*, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2009 [1789], 864 p.
- THOREAU, Henry David, *Marcher*, Marseille, Le mot et le reste, 2013 [1862], 94 p.
- STEVENSON, Robert Louis, *Voyage avec un âne dans les Cévennes*, Paris, Flammarion, 2017 [1879], 176 p.
- STOCK, Mathis, « L'habiter comme pratique des lieux géographiques. », *EspacesTemps.net*, <https://www.espacestems.net/articles/habiter-comme-pratique-des-lieux-geographiques/>.
- URBAIN, Jean-Didier, « Lieux, liens, légendes. Espaces, tropismes et attractions touristiques », *Communications*, n° 87, 2010, p. 99-107, https://www.persee.fr/doc/comm_0588-8018_2010_num_87_1_2623.

Alouette, pirouette, cacahouète

Myriam Bouroche

L'enfant saute à la corde, chante à tue-tête
Il était un petit homme, pirouette, cacahouète
Il arrête de jouer net, pleure par-dessus tête
Cat Stevens entre en piste, fait trente-trois tours

*She must be hurt very badly
Tell me what's making you sadly
Lisa-Lisa, sad Lisa-Lisa*

Nutty arrive, s'étire, ronronne, part chasser
Un souriceau, un moineau, un cadeau sur l'oreiller
La mère en colère l'envoie valser dans l'escalier
Le chat, l'enfant sont affublés de noms d'oiseaux
Buse, butor mais encore
Aigrette, alouette, pirouette, cacahouète
L'enfant arrête de jouer net, pleure par-dessus tête
Le chat s'est cassé le bout du nez
On lui raccommode avec du joli fil doré

L'enfant caresse le chat, ramasse sa proie
L'enterre, chante à tue-tête
Pirouette, cacahouète
Alouette, je te plumerai
Je te plumerai la tête
Et le nez, et la raie
Et le cou, et le bec

L'enfant saute à la corde, chante à tue-tête
Il était un petit homme qui avait une drôle de maison
Sa maison est en carton
Les escaliers sont en papier
Le grand garage est en béton
La Deudeuche a deux chevaux, trois portes, quatre roues, cinq places
Le père y est monté et s'est brisé le bout du nez

Il était un petit homme, pirouette, cacahouèteFort occupé à reprendre
des bouts de nez
La mère déroule le fil doré, prépare des spaghettis
Des pâtes, des pâtes, oui mais des Panzani!
L'enfant mange, chante à tue-tête
Alouette, pirouette, cacahouète

Virées en forêt

Myriam Bouroche

Meudon-la-Forêt, fable du boisé
HLM en rangée, toponymes mensongers

Canopée bétonnée parée d'un herbier

Hautes tours aux noms de plantes
L'Olivier, le Mûrier
L'Hortensia, le Mimosa
Les Narcisses, les Myosotis

Talle de mots flatteurs et d'asphalte
Voies d'accès percées d'une fausse forêt
Rue des Feuilles, des Fleurs
Rue des Boisés, des Bosquets
Rue du Parc, du Lac

Les lieux leurent

Montréal, talus royal
Île-ville fluviale, tiare végétale

Espace vert serti dans l'espace bâti
Paysage ponctué de repères
 Les gratte-ciels, l'antenne
 La croix, l'Oratoire
 L'université, la tour Cormier
 Le monument Cartier

Mont-Royal, parc patrimonial
Boisés paysagés, montagne urbanisée
 Des escaliers, des sentiers, trois sommets
 Deux cimetières, trois belvédères
 Un Lac aux Castors-pas-de-castor

Les lieux accueillent

Lac Veillette, comté Mékinac
Épais bocage, biome protégé

Forêt touffue de conifères et de feuillus
Érables à sucre, pins blancs
Merisiers, sapins baumiers
Hêtres, épinettes
Bouleaux, cèdres
Chênes, pruches

Nappe d'eau moirée, rives vertes
Miroir des esprits de Mauricie
Saint-Séverin, Matawin
Saint-Jacques, Mékinac
Saint-Tite, Miguick
Sainte-Anne, Shawinigan

Les lieux allument l'âme

